

L'amour au temps du comprimé

Christian Saint-Germain

Number 198, September–October 2004

Les variables de l'amour

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19055ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Germain, C. (2004). L'amour au temps du comprimé. *Spirale*, (198), 40–41.

L'AMOUR AU TEMPS DU COMPRIMÉ

jouer et le déplacer sans cesse, non pour fantasmer un récit originel et secret, mais pour amener le spectateur à se reconnaître dans ses récits. C'est à se donner l'évidence de l'emprise de l'imaginaire que le spectateur peut reconnaître son articulation symbolique, à moins de déclencher une régression sur un « moi » qui porte la fiction de notre cohérence et de notre légitimité. On assiste alors à un renversement des rôles, on croyait construire pièce par pièce le biographème de l'artiste. C'est bientôt l'artiste qui nous prête les accessoires d'une mise en scène de soi à soi.

Il est vrai que l'appréciation de l'art requiert une générosité de la part du spectateur. S'il n'est pas généreux, il ne fait rien de l'œuvre, il ne l'anime pas de ses désirs et de son imagination. Il y a un moment d'amour chez le spectateur inspiré. Ce qui n'empêche pas certains artistes de considérer ce moment d'amour chez le spectateur comme un dû, comme ils l'exigent peut-être de leurs conjoints. Ainsi l'œuvre peut-elle être entièrement absorbée par une exigence passionnelle, ou bien elle peut aussi ouvrir l'illimité d'un rapport à soi. Car toute perception est déjà un mouvement du corps propre, toute image est un événement suspendu dans la vie.

Je me suis contenté de rappeler le parallèle entre signification et séduction. Signifier et séduire, dans les deux cas il y a un même jeu du voiler. L'histoire que l'on se raconte est comme le voile jeté sur l'œuvre, un voile qui la montre de la cacher, qui la cache de la montrer. La logique du désir est déjà présente dans l'articulation des codes. Inversement la possibilité de faire sens surgit au cœur de la séduction. À son désenchantement des objets amoureux, l'artiste veut substituer la plénitude du visible, la prégnance d'un sens. Car il apparaît d'emblée que l'amour ne pourra pas combler les lacunes du symbolique : « nul don, fût-il de l'amour, n'apaise complètement l'insaturation symbolique. Une béance subsiste toujours...³ ». Et l'art doit souvent son existence à cette béance que l'amour aura révélé.

MICHAËL LA CHANCE

1. Notre réflexion prend pour point de départ la photographie dans les arts contemporains : cf. « La Beauté obscène. Robert Mapplethorpe », *Trans. Revue de psychanalyse*, 7, 1996, pp. 125-148. Cf. aussi « Passions photographiques. Ecchymoses de l'art contemporain », dans Francine Belle-Isle (dir.), *Biffures. Revue de psychanalyse*, 1, Automne 1997, pp. 97-112.
2. C'est l'intitulé d'une exposition de Carl Bouchard. Cf. Guy Blackburn, Michaël La Chance, Jean-Ernest Joos, *Carl Bouchard. Se voir en amour*, Séquence Arts visuels et médiatiques, Éditions Le Sabord, 2001.
3. Cf. Moustafa Safouan, « De la structure en psychanalyse », dans Oswald Ducrot, Tzvetan Todorov, et al., *Qu'est-ce que le structuralisme?*, Seuil, 1968, p. 271.

« **L**e médicament redresse tout autant les humeurs des sujets que leurs érections défaillantes. Nous sommes la génération RX prise dès son plus jeune âge dans l'assuétude du Ritalin, jusqu'à la consolation antidépressive. Les sexologues emploient déjà l'expression "chem sex" pour désigner la libido sous l'influence du losange bleu Viagra®. Il suffit de penser à cette publicité où un caucasien atteint d'une légère surcharge pondérale sautille jusqu'à son travail, fier d'avoir pu retrouver une érection ancienne. Une provision de contenants de comprimés sur une table de chevet représente désormais l'unique assurance d'une providence portable. Comme le demande Édith Piaf : "À quoi ça sert l'amour?" »

Je n'ai aucune attirance pour les délinquances du *Mangeur d'opium* de Thomas De Quincey, les expériences mescaliniennes d'écriture d'Henri Michaux ou les dépendances de William Burroughs. Écrire sous influence tient à une excroissance du désir de normalité, à une esthétique de la réserve et du défilement. Raconter l'influence ne revient qu'à observer un tremblement d'ombres : soi.

Nous ne pourrions supporter de côtoyer une seconde le revendeur mafieux. Plutôt l'amour pour celui aseptisé du comptoir des apothicaires avec leurs employées composites de dragées, les petits piluliers vivants, pharmaciennes asiatiques appliquées à remplir les ordonnances. Un dépôt de barbituriques, l'étagère des hypnotiques, des antidépresseurs dans une arrière-boutique et dans ses importants contenants blancs « familiaux » ont quelque chose de rassurant. Un dévot y verrait un sanctuaire, un amoncellement de béquilles de toutes tailles, une preuve de l'efficacité du saint local. Ma bigoterie tient aux rites rassurants de la délivrance de la posologie dans l'affairement de petites mains jaunes surmontées de puissantes myopies. Dégoût pour le monde interlope et pour la jouissance hors-la-loi. Notre préférence : celle du corps sous prescription de l'homme ordinaire, de l'employé avec numéro matricule remboursé par un système d'assurance collective et menant de front une belle carrière universitaire de même qu'une dépression majeure.

Délice de n'être nulle part, de ne rien produire, d'interpréter des textes désuets et de faire face au vieillissement de ses facultés dans l'aménité générale d'une existence dérisoire ponctuée par de longues vacances et des plages horaires aussi vides que celle de l'île du Prince-Édouard. La fascination pour le comprimé par-

ticipé d'une poétique du désœuvrement, de l'amour irresponsable pour le temps qui passe, de la bonté d'un abrutissement complice avec les médias, le quotidien, la publicité. Une manière froide de se réconcilier avec la terreur d'un monde déjà au point de congélation.

Besoin infini de consolation

Ce texte est constitué de petites bouffées d'écritures, d'une bonne humeur chimiquement entretenue. Une lettre d'amour à mes survivants. Non que j'aspire à disparaître avant mon éligibilité actuarielle — délicatement acheminée annuellement sous pli par mon employeur — mais simplement de rendre manifeste l'écriture d'un désarroi depuis le malheur commun. C'est le récit d'un désespoir banal, d'une supplication silencieuse. Comme si, se réveillant seul, on cherchait quelqu'un qui n'est plus là depuis des années. Consolation de la philosophie? Dieu est peut-être mort, mais la pharmacie reste notre perpétuel secours : toujours fraîche avec un néon ouvert en forme de vingt-quatre heures. Hubert Aquin dans *Trou de mémoire* décrit le principe d'insignifiance au fondement de la consistance heureuse des sujets : « Je ne cesserai jamais de m'étonner qu'il y ait des gens qui vivent normalement, qui rentrent tous les soirs au foyer pour y prendre le repas eucharistique et qui, perpétuels en cela qu'ils se meuvent, tournent en rond avec un bruit régulier de machine à coudre. Cela me fascine et me renverse, car ma vie n'est qu'un enchaînement désordonné de coups de foudre et de syncopes ».

Je ne peux imaginer mon existence à jeun, soumise, par cette lucidité dérisoire à la nécessité du travail sérieux et à la réalisation d'une tâche. Temps serré de celui qui, concentré sur son ouvrage, en oublierait ses chats et les bruits du dehors. Cette restriction rappelle les phases les plus déplaisantes du développement psychologique. Invariablement, mon esprit ne peut faire advenir quelques faisceaux de son instable complexion. Je tiens en horreur toutes les formes de sobriété; même le sommeil naturel venu à la suite d'une accumulation d'efforts musculaires.

L'idée de subir une séparation ou de ne sentir aucune influence m'effraie comme s'il s'agissait du rejet par les membres fantômes d'un corps mystique qui me priverait d'une participation à la communion des saints. L'incarnation implique, depuis l'abandon du sein maternel, l'acquiescement à tous les paliers d'une béatitude négative, un rapiècement de

sevrages. L'état de prématurité commande la visitation de corps étrangers. Médications et alcools font alors l'effet d'intrus réconfortants, d'apparitions bienveillantes, de présence réelle. « Notre besoin de consolation est impossible à rassasier », comme l'annonce le titre d'un livre de Stig Dagerman et le paysage social incline plus que jamais à confondre le fait d'être malheureux à celui de souffrir de dépression nerveuse, à recevoir des soins. La moindre déception supplémentaire risque d'entraîner mes dispositions atrabilaires dans d'autres tourments et ne veut, sous aucun prétexte, suivre la consécution d'idées tristes, leur propension à me résumer. L'achat d'une autre chemise rayée, d'un baume après rasage hors de prix et d'une paire de chaussures Prada soldée devrait occuper ce dimanche sans horizon.

L'amour comme dépendance

Évoquer le champ de l'addiction, c'est accepter l'émotion qui vient immédiatement après la découverte de sa propre fragilité; manière d'apprivoiser l'intolérable en soi, le moignon suppurant des délaissements. Mieux, investir un Autre ponctuel, prévisible, en tous points semblable à une excellente mère-enfant enjouée et envahissante. Il n'est d'aimable dans l'amour que la dépendance.

C'est que le champ de l'addiction est d'abord un chant : celui des fées, des sirènes, des formes maternelles comme autant d'apparitions évanescents penchées au-dessus des berceaux et ensuite des grabats. Certes, l'opéra n'appelle pas la sensibilité d'un même auditoire que le tremolo tyrolien. La musique du transfert et celle de l'addiction tranchent par leurs accents toniques et leurs intonations, mais il ne s'agit toujours que des moments précieux de la réconciliation de soi avec soi. Aucun des auditeurs n'arriverait à convaincre son semblable de la valeur de ses arguments et de la nature de son émoi. Les matériaux langagiers empruntés par le transfert et l'addiction rendent énigmatique la force de ces liens « préhistoriques » du sujet à la figure que prend l'amour de l'Autre dans la délivrance du comprimé ou de la promesse. Les attachements se présentent toujours masqués.

La nature de la souffrance psychique, sa consistance, son rapport intime à la temporalité débouche sur un enfermement dans le périmètre d'une intoxication minuscule. Le flot de sensations imperceptibles qui s'accumulent, place le sujet devant l'intransigeance intenable d'une perception de soi accentuée, aggravée.



Claude Ferland, *Trouble*, 2000, projection vidéo, dimensions variables.

Cette incapacité à abandonner les récentes pensées assure à la douleur notre fidélité, sans qu'il y ait pour autant d'élaborations, de représentations particulières des motifs de ce malaise. « L'aise, qui s'oppose au malaise, serait l'identité parfaite, résorbant les impressions dans la réflexion, ou vice-versa. Le malaise est alors l'inscription du sensible en nous, en deçà de la conscience et de la réflexion, pour ainsi dire », ainsi que le propose Davide Hume dans les *Réflexions sur les passions*.

L'attention se porte vers ce chaos de la perception au sein de l'identité : sensibilité à la texture, aux grains et aux fibres du malaise quotidien emprisonné dans l'inquiétude brève, dans l'appréhension à l'endroit de situations menaçantes qui ne se produiront même pas. L'anxiété est le mode d'existence primitive d'une inversion de l'espoir, la crispation de toutes les attentes. Cette inquiétude sans motif ni contenu marque l'entrée du sujet dans un temps indéfinissable. Cette expérience est à l'esprit ce que serait le surgissement d'une terreur précambrienne : une puissance de fuite qui cherche à s'épancher par tous les moyens au dépend de l'être immobile. Fine épouvante de cette épilepsie sans crise ni tremblement, convulsion transparente de l'homme rationnel,

transe froide sans signification, intranquillité considérable.

Abolir chimiquement la surabondance, la horde d'impressions anarchiques constitue le projet de désensibilisation du comprimé, la finalité de son *design* moléculaire. Le fait de ne pouvoir rattacher cette affluence d'impressions à une émotion spécifique introduit un court-circuit dans le rapport à soi. Aucune pensée ne peut alors dominer le sens de ce désordre, passer cette barrière biologique. À cet égard, l'offre de la psychanalyse revient à suggérer que l'on puisse changer le poste d'un téléviseur par l'effet de la télépathie plutôt qu'en utilisant une télécommande. Le concept de *patient* prend pour les héritiers des théories freudiennes toute sa portée. Les nécessités personnelles de ne pouvoir continuer à vivre sans l'assistance du comprimé l'emportent sur le motif d'une suspicion à l'égard d'une intoxication collective. Étrange histoire d'amour faite d'émerveillements devant le fait de ne pas attendre, de ne rien devoir à quiconque, de recevoir un réconfort immédiat.

CHRISTIAN SAINT-GERMAIN

1. Voir à ce propos le trop léger ouvrage de Frédéric Schifter, *Pensées d'un philosophe sous Prozac*, Éditions Milan, 2002.